



Condé

Un Corse à la PJ

Préface de Michel Neyret

PIERRE FOLACCI

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

CONDÉ

Pierre Folacci

CONDÉ

Cet ouvrage est la réédition augmentée et enrichie de *Condé*
paru en 2017

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-240-6

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« *strucci senza labbre, un pudemu micca* »
« siffler sans les lèvres on ne peut pas le faire »
(Proverbe corse)

« *U lupu perde i capelli ma micca u viziù.* »
« Le Loup perd les poils mais pas le vice »
(Proverbe corse)

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.
Voltaire

À Eric mon fils, sans qui ma vie aurait pris une
autre tournure.
À la mémoire de mes parents, pour tout l'amour
qu'ils m'ont donné.
À Sabine, Marilou, Jeanne et Alexia.
À Jean et Françoise ma très chère fratrie.
Et bien entendu à Suzanne, pour son amour
imperturbable, pour tous les moments de
solitude et d'angoisse que je lui ai offerts
et qui ne l'ont jamais fait vaciller.

Préface de Michel Neyret

Condé, un titre simple, presque brutal, le voyage intime dans la vie et l'âme d'un homme, un « flic », un véritable professionnel de la Police Judiciaire qui restitue, avec rigueur et sincérité, son parcours de trente-cinq années passées à lutter contre le banditisme et la criminalité organisée.

Pierre Folacci, ancien commandant de police à la police judiciaire de Marseille, ne se contente pas de raconter son parcours et ses missions, il nous plonge dans la réalité d'un métier difficile, où la frontière entre le bien et le mal est souvent floue et nous montre un flic tel qu'il est : profondément humain, faillible, en proie à des dilemmes moraux qui peuvent rapprocher des lignes qu'un flic s'est juré de ne jamais franchir.

A travers le récit détaillé et passionnant de ses enquêtes criminelles, dont il est souvent à l'origine par ses propres renseignements, se dessine une vraie similitude, un vrai rapprochement dans nos parcours professionnels respectifs : la même culture de l'affaire et de l'efficacité, le même culte du renseignement, les mêmes convictions policières, les mêmes méthodes et philosophie de travail, la même approche pratique et pragmatique.

Pierre Folacci était un vrai chasseur de malfrats, qui respirait la passion du flic, avec sa détermination, son engagement permanent et son investissement personnel.

Il nous plonge, dans l'univers complexe et intrigant des voyous, décrivant, dans un récit rendant l'imaginaire aussi palpable que la réalité, les relations personnelles qu'il a pu

entretenir ,tout au long de sa carrière, avec le milieu qu'il était chargé de connaître et de combattre. Sans complaisance mais avec justesse et finesse, Pierre Folacci dépeint, avec sa profonde humanité, ces rapports, nous plongeant dans le monde obscur mais au combien nécessaire des informateurs qui oblige parfois le policier à devenir un équilibriste de la profession.

Ce livre n'est donc pas seulement un récit autobiographique, c'est aussi une réflexion, un voyage dans la part d'ombre qui sommeille en chacun de nous, pour nous faire découvrir que ce qui se cache dans l'obscurité est bien plus complexe et intrigant que ce que l'on s'imagine.

Il est aussi un témoignage fort, destiné aux générations futures, afin de ne pas perdre cette incroyable richesse que constitue l'Histoire de nos aînés.

NB: Même si nos routes professionnelles se sont croisées à l'occasion d'une affaire criminelle d'envergure, les hasards de la vie administrative ont fait que je n'ai jamais exercé dans le même service que Pierre Folacci.

Aujourd'hui, je le regrette tant nous partageons la même vision du métier de flic de police judiciaire.

Nous partageons aujourd'hui les mêmes craintes sur le devenir de la police judiciaire, dont la restructuration à un niveau départemental a contribué à sa désorganisation et à son affaiblissement.

Pierre m'a toujours apporté un soutien indéfectible dans mon épreuve. Merci.

Ce soutien a été tellement précieux à mes yeux.

Michel NEYRET
ex-commissaire divisionnaire de Police Judiciaire

Avant-propos

Ce livre autobiographique décrit une police ou plutôt, une époque qui, malheureusement, n'existe plus aujourd'hui, une police heureuse, passionnée, fraternelle, fière de ce qu'elle était, dirigée par des Hommes courageux, soucieux de l'intérêt général et du bien-être de leurs troupes auxquelles ils faisaient totalement confiance et qui forcément le leur rendaient bien.

C'est la police que j'ai connue au début des années soixante-dix jusqu'aux années 2000. Avec ses qualités et certainement ses défauts, je parle des uns comme des autres avec la même lucidité, mais une police extrêmement efficace.

Je dirais même que c'était un véritable art de vivre son métier.

Cette police n'est plus, elle a disparu peu à peu.

De cette police, il reste encore heureusement des hommes qui ont gardé une partie de cet esprit, de cette façon d'exercer son métier, mais qui attendent des signes des « élites », pour vivre pleinement leur passion : que celles-ci leur rendent la confiance qu'elles auraient toujours dû garder en eux au lieu de céder, comme elles l'ont fait pendant des années, à la pression idéologique de lobbys qui décrivaient ce métier comme un repère d'incultes racistes, violents ou corrompus et qui n'ont eu de cesse de mettre des barrières, des contrôles et des contre-pouvoirs sur son chemin.

Je ne prétends pas ici qu'il n'y a jamais eu dans cette institution de tels individus, bien sûr qu'il y en a eu comme

dans chaque métier, mais l'exception est devenue la règle au fil des ans.

La police est le métier le plus contrôlé en France. C'est bien qu'elle le soit, mais pas au détriment de son efficacité et de la sécurité des citoyens.

En juin 2023, des émeutes ont éclaté en France suite à la mort d'un délinquant notoire refusant d'obtempérer à un contrôle de police.

Ces émeutes ont entraîné partout en France des véritables scènes de guerre de l'avis des acteurs du maintien de l'ordre sur le terrain. Des policiers du RAID ont été actionnés notamment à Marseille, pour protéger les citoyens des violences et pour interpellier les délinquants. L'un de ceux-ci, après avoir reçu un impact de flash-ball alors qu'il fonçait sur la colonne des policiers, est décédé suite à un arrêt cardiaque. Depuis, les policiers intervenants ont été mis en examen pour violences et ne sont aujourd'hui en 2025 toujours pas fixés sur leur sort. Je connais personnellement ces hommes, leur abnégation et leur courage ne sont plus à démontrer. Dans ce dossier, l'attitude et certaines réflexions de l'un des magistrats instructeurs n'ont montré aucune ambiguïté quant à son antipathie pour les forces de l'ordre. Aujourd'hui, ils sont toujours mis en examen.

De nos jours, les policiers sont systématiquement filmés lors d'interpellations de délinquants qui sont prompts à se plaindre si la force légitime est employée pour les maîtriser (ce qui est prévu par la loi), les mêmes délinquants s'appliquant allègrement entre eux, lors de conflits, des actes de barbarie et même la peine de mort...

Cette génération de délinquants et de criminels n'a plus grand-chose à voir avec les voyous que j'ai connus, le haut du panier du banditisme pour beaucoup, des voyous « à l'ancienne » avec lesquels souvent nous nous reconnaissons autour de certaines valeurs communes. Ces derniers, loin d'être des Saints bien au contraire, n'avaient pas commencé leur carrière criminelle en arrachant des sacs à main ou des colliers aux personnes âgées, une des différences

fondamentales avec la racaille d'aujourd'hui. Cette différence fondamentale s'appelle le respect, mot totalement inconnu du vocabulaire des nouveaux voyous mais qui avait un sens à une époque, que l'on soit flic ou voyou.

Par ailleurs, l'alourdissement de la procédure pénale est un énorme caillou dans la chaussure des enquêteurs qui, dans une garde à vue, passent plus de temps à rédiger de la paperasse et à « prendre la température » des mis en cause (heures de repos, heures de repas, avis à famille, avis à avocat, avis à médecin, transport à l'hôpital, etc.) au détriment du fond du dossier.

Pour couronner le tout, une réforme de la Police Nationale a été mise en œuvre en janvier 2024, voulue par Gérald Darmanin ministre de l'Intérieur, qui aura pour effet de démanteler la Police Judiciaire.

Enfin, il n'aura échappé à personne que même les élus d'un parti politique indigne se mettent à diffamer la police en prétendant qu'elle tue... tout cela sans doute pour s'attirer les grâces de son électorat-fonds de commerce.

Il est grand temps d'arrêter le massacre.

12 juin 2008, 18 heures. Marseille, Château Ricard.

Ma famille est là, presque au complet, il ne manque que mes parents. Mon père est décédé et la santé déclinante de ma mère l'a empêchée de venir fêter mon départ en retraite.

Mon autre famille, je veux parler de mes collègues, est là aussi, tous grades confondus. Il y a également quatre avocats devenus des amis sincères, mais aussi les magistrats avec lesquels j'ai aimé travailler, quelques grands noms de la police que j'ai appréciés au cours de ma carrière. Sont présentes aussi deux familles de victimes, auxquelles je me suis attaché : celle d'un convoyeur de fonds, tué en 1997 au cours d'un braquage et la famille d'une jeune femme enlevée en 2007 contre rançon et avec laquelle j'avais passé trois jours intenses comme négociateur. Deux de mes « tontons » sont aussi présents, incognitos sauf pour deux ou trois initiés. J'aime mélanger les gens et les genres. Il y a près de 300 personnes, venues de loin pour certaines.

Christian Lothion, directeur de la DIPJ de Marseille et futur directeur central, prononce son discours suivi de celui de la directrice centrale adjointe Mireille Ballestrazzi. Les deux rappellent ma carrière, les affaires marquantes, mon humanité. Les éloges m'ont toujours gêné. Je regarde ailleurs pour ne pas rougir. Enfin c'est mon tour de dire adieu à tout le monde. Je dis « adieu » car je sais que je ne reviendrai plus à l'Évêché, le siège de la PJ marseillaise, au contraire de beaucoup de retraités. Ces retraités dont j'aimais me moquer lorsque, chaque année, ils venaient assister à la

galette des rois à l'Hôtel de Police. Certains étaient si vieux que, même les plus anciens ne les connaissaient pas ! On les appelait entre nous « le gang de la frangipane », tant ils se pressaient au buffet, qu'ils ne quittaient pas de la soirée et repartaient avec les galettes qui restaient. Je disais toujours que, jamais, je ne ferai partie du gang de la frangipane. Je tiendrai parole...

C'est fini pour moi. Je pars à la retraite. J'ai 56 ans. Je suis obligé de partir, ayant déjà atteint la limite d'âge depuis un an déjà.

Que la vie est courte ! Mais j'ai eu tellement de chance. La chance d'être aimé, dans ma vie d'enfant, dans ma vie personnelle, comme dans ma vie professionnelle. La chance de faire ce que je considère comme le plus beau métier du monde.

J'ai traversé ces 35 années de police, effectuées exclusivement en Police Judiciaire, comme un éclair. Que m'en reste-t-il aujourd'hui ?

La découverte toujours renouvelée de la beauté et de la laideur de l'humanité, la froideur de la mort, le mensonge et la perversion, mais aussi le courage et la lâcheté, la fièvre et l'excitation des affaires résolues, des vies brisées, les regrets des dossiers non élucidés. Mais aussi une approche humaine des gens, différente de celle que j'avais à mes débuts, des leçons de vie, la perte de certaines de mes convictions, de belles rencontres avec des gens que tout opposait à moi a priori, du recul par rapport aux événements dramatiques de la vie, de beaux souvenirs mais aussi des déceptions, des injustices et des blessures que l'écriture de ce livre a ravivées.

Devant tous les compliments, certains dithyrambiques, qui m'ont été témoignés au cours de ma carrière et notamment à la fin, je me suis senti comme quelqu'un qui ne les méritait pas vraiment car j'ai toujours fait ce métier avec passion et plaisir malgré mes doutes, ou parfois mes angoisses, et je n'ai jamais pensé faire des « exploits » et je ne pense toujours pas en avoir fait.

Je recommencerais demain si ma vie était à recommencer et je n'y changerais rien mis à part les erreurs que j'ai pu commettre lorsque, volontairement ou involontairement, j'ai fait de la peine à des gens, proches ou non, ou encore lorsque je n'ai pu résoudre des dossiers qui m'avaient été confiés.

J'ai eu une belle vie.
Je me souviens...

Je suis né à Marseille en mai 1952. Mes parents sont corses tous les deux : mon père d'Eccica-Suarella, un petit village au sud d' Ajaccio, ma mère de Calenzana en Balagne, la famille Leca. Lui, chef d'entreprise, elle, mère au foyer. Un couple et une famille très unis. Nous sommes trois enfants. Une fille, Françoise, deux garçons, Jean l'aîné et moi-même. Je suis le dernier.

Mon enfance, je l'ai passée dans le VIII^e arrondissement de Marseille, les quartiers sud : le Prado, rue Paradis où nous habitions, Saint-Giniez, Boulevard Périer. J'ai fait une scolarité moyenne. Chaque année je me débrouillais comme je pouvais pour passer dans la classe supérieure. Ça marchait parfois, mais il m'est arrivé de redoubler.

J'étais plutôt dissipé, il fallait que je me fasse remarquer, de ce fait on m'a renvoyé trois fois. J'ai donc fait plusieurs écoles, d'abord dans le public au lycée Périer à Marseille puis dans le privé en pension chez les Maristes à Marseille, une année d'où, là aussi, j'ai été renvoyé. De là, j'ai fait quelques années dans une école privée, l'Institution Mélizan très connue à Marseille, du nom de son fondateur Paul Mélizan et administrée par son fils l'Abbé Mélizan.

Nos parents nous ont élevés avec le sens des valeurs, l'honneur, la dignité, l'honnêteté et l'humilité. Mon attitude plutôt rebelle et fantaisiste a posé quelques problèmes avec eux. Les années passaient, je voyais mes copains avancer dans leurs études, ils avaient tous des projets d'avenir, moi non, je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire plus tard.

Je sentais que je perdais pied, je m'ennuyais. Mais j'étais plus intéressé par mes flirts et les sorties entre copains. Je voyais arriver les périodes estivales avec anxiété : il allait falloir rattraper le retard scolaire pendant les vacances, et à la rentrée de septembre, ce serait l'automne, gris et froid. J'avais cette angoisse au fond de moi : qu'est-ce que je vais faire de ma vie ?

Pour les vacances de février 1970, j'ai été invité chez un copain corse qui habitait Brando près de Bastia. Il m'a présenté ses amis. Parmi eux, il y avait une fille qui m'a plu tout de suite. Jolie, gaie, elle avait la réputation de ne pas sortir avec n'importe qui. Ça m'a tout de suite attiré car je n'ai jamais aimé la facilité. Contre toute attente, ça a marché entre nous. Après mon retour à Marseille, nous avons correspondu presque tous les jours. À Pâques, mes parents sont partis en Bretagne pour voir mon frère qui était établi là-bas. Moi, j'ai tout fait pour rester seul à Marseille : j'avais dans l'idée d'aller retrouver ma belle. Mon père a accepté, mais il m'a laissé un minimum d'argent afin que je ne puisse pas quitter la ville, car il avait bien compris ce que j'avais en tête. À peine étaient-ils partis que je suis allé voir « Tonton Dominique », un oncle calenzanais qui m'a donné de quoi prendre le bateau et rester quelques jours là-bas : j'ai pris le *Fred Scamaroni*, direction Bastia. Et je l'ai rejointe. Quelques mois plus tard, elle était enceinte.

On avait à peine 18 ans quand on s'est mariés. Non pas parce qu'elle attendait un enfant, mais parce que je l'avais décidé, c'était dans mon éducation et je ne l'ai jamais regretté. Éric, notre fils, est né l'avant-dernier jour de l'année 1970. Cette naissance donnait enfin un but à mon existence. Mes parents étaient consternés que j'ai pu faire « *Pâques avant les Rameaux* » comme on disait à l'époque, mais avec l'aide de nos familles respectives, nous nous sommes installés et j'ai totalement changé de vie. Finies l'insouciance, les sorties avec les copains. J'allais devoir faire face.

Lorsque l'Abbé Mélizan a appris que j'allais être père de famille il a demandé à mon père de me retirer de l'école pour

préserver la réputation de celle-ci. Des années plus tard, alors que j'étais en fonction à la PJ de Marseille, je m'étais fait un plaisir d'aller le voir pour lui raconter ce que j'avais fait de ma vie, lui rappelant avec le sourire le bel exemple de charité chrétienne qu'il m'avait donné en 1970. J'avais alors découvert un petit bonhomme craintif, lui alors si autoritaire, et j'avais compris que « l'autorité » avait changé de camp.

Pour clore cette parenthèse sur ce personnage, c'est en 2018 que d'anciens élèves dénonçaient à la Justice des abus sexuels dont ils avaient été l'objet de la part de l'Abbé, décédé en 2016. Actuellement, plusieurs enquêtes sont en cours sur ces faits...

J'ai évidemment raté mon bac l'année de notre mariage, et j'ai trouvé des petits boulots par intérim. Puis j'ai bien compris que ce bac, je devais l'avoir : c'était encore LE sésame. Je l'ai donc repassé l'année suivante en candidat libre. Mon père disait que j'échouerais à nouveau. J'ai voulu le faire mentir. Je me suis accroché. Mais je n'étais pas bon en maths et c'était un fort coefficient. C'est pourquoi je suis allé prendre des cours chez une amie de la famille, une dame du même village que ma mère, Bernadette Franchi. Son mari, corse également, était inspecteur de police à Marseille.

Il s'appelait Joseph Franchi. Entre les problèmes de maths que sa femme me posait et que j'essayais de résoudre, lui me racontait ses histoires de flics et tous ces récits sur les milieux interlopes me fascinaient. Adolescent, j'aimais déjà l'ambiance de la nuit dans le quartier du Vieux-Port, les relents d'alcool et de poubelles, les noctambules, les boîtes à putes, les voyous du quartier de l'Opéra. Moi, l'enfant des beaux quartiers, ça m'attirait. Ce n'est pas le mal qui me séduisait, c'était l'inconnu, l'interdit.

Un jour, Jo Franchi me dit :

– Je suis sûr qu'il y a un boulot qui te plairait : flic. Je pense que tu es fait pour ça.

Je me suis dit que ça pourrait être drôle. Il m'a inscrit au concours d'entrée dans la police après m'avoir apporté toute la documentation adéquate.

À l'époque, quand on n'avait pas son bac et qu'on voulait être policier en civil, ce concours ne donnait accès qu'au poste d'enquêteur soit l'équivalent de gardien de la paix. J'ai passé ce concours en même temps que je tentais à nouveau mon bac. J'ai eu les deux, à la surprise de mon père. Tout de suite après, on m'a affecté dans les effectifs de la Préfecture de Police de Paris. Je suis parti tout seul, par le *Mistral*, le train de nuit qui reliait Marseille à la capitale, laissant ma femme et mon fils à Marseille. En effet, je ne pensais pas y rester, ni faire carrière. Dans ma tête, je me disais : « *On va voir un peu ce qu'est ce métier, ça peut être sympa* ». Et finalement, j'ai fait 35 ans dans cette maison.

Mes parents n'étaient pas très heureux que j'entre dans la police, ils trouvaient ça dangereux et nourrissaient tout un tas de fantasmes. Mon père aurait préféré que je m'oriente vers le monde de l'entreprise ou du commerce, que je vienne travailler avec lui au début pour me mettre le pied à l'étrier, ou bien que je rentre à la fac. Moi, ça ne m'intéressait absolument pas. Je me sentais incapable de vendre quoi que ce soit, ce monde que j'entrevois m'ennuyait.

Je voyais un côté ludique dans la police. Je venais d'un milieu protégé, je ne connaissais pas la rue ou si peu et ça m'attirait. J'étais jeune, c'était bien pour apprendre, j'allais voir des choses d'un autre monde.

Ce boulot, je le sentais, il allait être celui de ma vie. Rétrospectivement, je ne vois pas ce que j'aurais pu faire d'autre. Et puis, gamin, je dévorais déjà les romans de Georges Simenon, de James Hadley Chase, de Frédéric Dard, que mon frère lisait et me passait. C'est bien Jean qui m'a donné le goût de ces aventures. J'adorais ces polars-là, bien noirs. Mes premières poussées d'adrénaline viennent de ces lectures. Était-ce le hasard qui avait mis Jo Franchi sur ma route, ou bien mes lectures ? Un mélange des deux certainement.

Arrivé à Paris un dimanche, j'ai pris une chambre dans un hôtel miteux du Quartier Latin, rue Saint-Séverin, en

face de la Préfecture de Police où j'avais rendez-vous le lendemain matin, la célèbre « PP ».

Dès le lendemain matin, le 1^{er} octobre 1973, je me suis rendu au rendez-vous fixé par l'administration, dans le bâtiment imposant de la PP, mitoyen de Notre-Dame.

Là, j'ai reçu mon affectation pour la Direction de la Police Judiciaire, au 36 Quai des Orfèvres. Dès l'après-midi j'ai donc débarqué au bureau administratif du fameux « 36 » dont j'avais tellement entendu parler dans mes lectures ou dans la série télé en noir et blanc *l'Inspecteur Leclerc*.

Le Bureau Administratif du « 36 » ressemblait à s'y méprendre à l'un des bureaux de la série télévisée des années soixante *Les Cinq Dernières Minutes*. Tout y était : les meubles et les portemanteaux en bois vernis, les sous-main en moleskine verte, les cendriers pleins, les deux fonctionnaires administratifs avec leur gilet probablement tricoté main, l'odeur de cigarettes et de pipe froide qui y flottait...

J'ai été saisi par cette réalité qui rejoignait la fiction...

Après avoir rempli plusieurs documents, j'ai reçu une plaque de « Police » en métal, une paire de menottes, un plan de la Ville de Paris, une clé d'avertisseur¹.

Puis on m'a pris en photo pour la fameuse carte de police que j'allais recevoir quelques jours plus tard.

En plus de tous ces objets, j'ai reçu un pistolet automatique de calibre 7,65 avec des cartouches et un holster. C'était à cette époque l'arme de dotation. Je suis resté un peu sidéré, moi qui n'avais jamais tiré, si ce n'est avec le revolver à flèches ventouse de mon enfance...

Comme j'avais demandé un poste « très actif » (j'avais eu le choix entre « actif, très actif ou sédentaire »), j'ai été affecté dans l'une des Brigades Territoriales de la banlieue de la capitale qui venaient d'être créées au sein de la Police Judiciaire : la 11^e BT, à Aulnay-sous-Bois,

1. Il y avait à cette époque dans Paris plusieurs de ces avertisseurs qui ressemblaient à des grosses boîtes à lettres et qui permettaient aux policiers d'alerter en cas de besoin, l'ancêtre des téléphones mobiles.

en Seine-Saint-Denis. On travaillait sur la Seine-Saint-Denis principalement mais notre ressort de compétence comprenait bien évidemment Paris et les autres départements de la petite couronne. J'allais y rester sept ans.

Je me rappelle le premier jour où je suis arrivé à la 11^e, comme jeune enquêteur, c'était le 2 octobre 1973.

Moi qui n'avais jamais mis les pieds à Paris, j'ai gardé ma chambre dans cet hôtel miteux du Quartier Latin et j'ai dû me débrouiller avec un plan, prendre le métro, le train de banlieue, etc.

J'ai été accueilli dans le service pour ma première journée. Je me suis senti très observé par mes nouveaux collègues, je les trouvais pour la plupart « vieux ». Le patron de la brigade m'a fait faire le tour du service pour me présenter et m'a reçu ensuite longuement dans son bureau pour que je lui explique mon parcours. Puis j'ai passé la journée au secrétariat à lire quelques procédures en cours.

Le soir venu, tout le monde est rentré chez soi. Je me suis retrouvé seul, sans savoir où aller, si ce n'est regagner mes pénates dans mon hôtel borgne. Le taulier de l'époque m'a vu là, dans mon bureau il m'a demandé :

– *Mais où est-ce que tu vas dormir ?*

– *Bah, je lui dis, j'ai une chambre dans un hôtel, à Paris.*

– *À Paris ? Il me fait. Bon, OK, attends ici, je reviens.*

À ce moment-là, il n'y avait rien comme structure sociale, pas de logement pour les flics, c'était le système D. Il a donc appelé un collègue inspecteur, un Normand prénommé Jacky, qui vivait seul dans un grand appartement du département et c'est lui m'a hébergé quelque temps, après que j'ai déménagé de mon hôtel. Je partageais le loyer avec lui, j'occupais une chambre dans laquelle il n'y avait aucun meuble. Je dormais par terre dans un sac de couchage, avec en guise d'oreiller une pile de bouquins.

C'était spartiate et ça a duré comme ça pendant un an, le temps que je trouve un logement pour faire venir ma femme et mon fils. J'étais heureux.

Dans la police, à cette époque, il n’y avait pas de vraies formations. Durant ma première année, j’ai fait un stage d’enquêteur de quinze jours, à Paris, à l’école de police Beaujon, près de la Place de l’Étoile – elle n’existe plus aujourd’hui. On m’a tiré le portrait pour ma carte officielle que j’ai reçue quelques jours plus tard. J’ai été affecté dans un groupe de voie publique au sein de la brigade. Quand on est à la voie publique, on travaille essentiellement sur initiative. Ça signifie que nous n’étions pas saisis par le Parquet au départ. On partait bille en tête sur une affaire et on se mettait à bosser. On faisait principalement de la filature, des enquêtes préliminaires, quelques fois des flags. C’est certainement de là qu’est venu mon goût pour le renseignement.

J’étais le plus jeune dans cette brigade. J’avais les cheveux longs, je portais des jeans, des blousons et des baskets alors qu’il y avait encore des flics en chaussures à clous et chapeaux mous, des types qui étaient entrés dans la police à la Libération, voire pour certains qui étaient déjà flics pendant la guerre. Le choc des générations !

Mon premier chef de service était un homme exceptionnel. Et ils n’ont pas été pléthore par la suite à mériter ce qualificatif. J’en ai gardé un souvenir impérissable. Ce qu’on peut appeler un taulier, un chef « à l’ancienne ». Il m’a pris sous son aile et j’en avais bien besoin. En tant qu’enquêteur, je voulais tout de suite en découdre, avec les malfaiteurs, avec les procédures, les planques, les filatures, les interpellations, etc. Alors il m’a dit :

– *OK, tu peux. Mais il n’y a pas d’avenir dans ce métier*

pour les enquêteurs. Tu as ton bac, alors tu vas vite passer le concours d'inspecteur.

Il m'a forcé à m'inscrire aux cours par correspondance et j'ai bûché pendant un an pour passer ce concours, tout en exerçant mon boulot la journée. C'est lui qui, ce fameux premier jour à la 11^e BT, m'avait trouvé une chambre chez un collègue. Ce collègue était un jeune inspecteur. Normand d'origine, il vivait dans la cité dite des « 3 000 », à Aulnay-sous-Bois. L'ensemble immobilier venait de sortir de terre et une majorité de fonctionnaires et de familles d'immigrés y vivait. Pour moi, l'enfant de la rue Paradis à Marseille dans le 8^e arrondissement, ce fut un choc mais cela ne m'a pas dérangé plus que ça. Mes parents m'avaient appris très jeune à apprécier les gens pour ce qu'ils sont et non pour leur milieu social. Si aujourd'hui les habitants des « 3 000 » et les flics de l'actuelle PJ du 93 savaient que des policiers habitaient là à l'époque, ils auraient du mal à y croire. Il n'y avait aucune insécurité et tout le monde vivait en bonne intelligence.

Mon premier salaire était de 1 600 francs mensuels¹. On partageait le loyer avec mon collègue, ce qui représentait 400 francs environ. Mon colocataire partait tous les week-ends dans sa famille, à Caen. Moi, je restais sur place. Je revenais à Marseille une fois par mois pour retrouver ma femme et mon fils. Et, là-bas, j'attendais le lundi avec impatience pour retourner au travail. J'ai fini par trouver une maison à louer, dans un quartier pavillonnaire d'Aulnay-sous-Bois après avoir habité dans le 5^e à Paris et j'ai pu faire monter ma famille à Paris. Ça a harmonisé notre vie.

Ce premier « patron » – le seul que j'ai appelé ainsi car cette appellation se mérite – s'appelait Michel Harrault. Cet homme savait comme personne diriger ses hommes et établir les bons rapports de confiance tout en assumant son

1. Moins de 300 euros (NdÉ).

statut hiérarchique. Grand amateur de havanes, surnommé « Le Barbu » par ses troupes, il avait ce truc en plus qui faisait qu'on le suivait sans le moindre doute : une capacité à comprendre et à défendre ses hommes.

Pour moi, il représentait tout ce qu'un vrai patron de PJ doit posséder : le courage, la proximité avec ses hommes, la simplicité. Mais ce que Harrault avait en plus, c'était qu'il pouvait défendre ses hommes même quand la situation était difficilement défendable. Il se chargeait ensuite de passer les savons. Quand un chef rassemble toutes ces qualités il inspire le respect

Quand on organisait un pot, il en était. Et pour cause. J'ai vite compris que la convivialité allait avec l'esprit de corps dans ce métier.

Lorsque je suis arrivé dans le service, l'une des premières choses qu'il m'a demandée, c'était :

– *Faites-moi un calendrier.*

– *Un quoi ?* ai-je dit, surpris par son ordre.

– *Un calendrier. Je vais vous donner les fiches de tous les hommes de la brigade, avec leur état civil complet. Et je veux que vous me fassiez un calendrier sur lequel vous inscrivez les fêtes qui correspondent à leur prénom, et les dates qui correspondent à leur anniversaire. Sur l'année entière.*

J'ai donc produit un calendrier et à partir de là, vu que notre contingent était peuplé d'une soixantaine de flics, il ne se passait pas une semaine sans que la brigade ait quelque chose à célébrer. Et il se faisait un honneur de n'oublier personne. Étant donné que nous étions souvent éparpillés à travers tout le département, il y avait forcément toujours au moins un homme qui n'était pas présent le jour de son anniversaire. Dans ce cas, le commissaire Harrault décrochait son téléphone et contactait l'intéressé pour lui dire :

– *Dites-moi, vous savez quelle date on est aujourd'hui ? Bien. Et vous savez ce que ça veut dire ? Parfait, donc on se voit ce soir à la brigade.*

Et en fin de journée, le commissaire divisionnaire Michel Harrault, chef de la 11^e Brigade Territoriale de Police

Judiciaire de Seine Saint-Denis revenait dans son service avec des sacs de provisions afin que ses hommes puissent honorer dignement et dans l'allégresse l'un de leurs collègues. Et une fois que le pot était plié, il nous emmenait parfois chez lui pour finir la soirée au champagne. Généralement, on quittait les lieux tôt le matin pour reprendre nos postes quelques heures plus tard. Et là, on retrouvait le commissaire dans son rôle de patron, frais comme un nourrisson après douze heures de sommeil, scrutant nos arrivées du haut des escaliers qui menaient aux locaux de la PJ. Comme chaque jour de la semaine, il portait un costume nickel, une chemise parfaitement repassée, barbe impeccablement taillée, havane à la bouche. Flapis et chaloupant encore, ceux qui arrivaient en retard passaient alors les uns après les autres sous les fourches caudines de ce bonhomme dont on peinait à croire qu'il avait vécu la même soirée que nous. Pourtant, c'était bien lui, là, juché là-haut, silhouette aussi menaçante que la statue du commandeur. La fête était terminée, personne n'en doutait.

Quant aux retardataires, ils avaient droit au régime spécial. Lorsqu'à leur tour, ils finissaient par atteindre bon an, mal an, l'escalier de la PJ, Harrault, qui n'avait pas quitté son poste, les convoquait dans son bureau. Une fois ce misérable contingent réuni dans l'antre du divisionnaire, la tempête se déchaînait. Habituellement, la soufflante commençait ainsi :

– *Quand on ne sait pas boire, on ne boit pas !*

À la suite de quoi, la sentence tombait comme un couperet :

– *Pour le prochain pot, vous êtes puni. Je ne veux pas vous y voir.*

Ça peut paraître léger comme blâme, mais dans cette équipe, ça pesait son poids et personne n'aurait pris le risque de protester.

Je conserve un souvenir impérissable de cet homme avec qui j'ai toujours gardé le contact. Il est décédé en 2022 mais j'avais pu lui envoyer un exemplaire de la première édition de ce livre, ça l'avait ému et ravi.

Parmi les diverses péripéties que j'ai vécues sous son commandement, il en est une qui me revient plus précisément que les autres. Elle date de mes premiers jours à la 11^e BT.

Au boulot, j'apprenais tous les jours : les procédures, les techniques de police, les planques, les filoches, les interrogatoires, l'humain aussi, bien entendu. J'adorais. Mes collègues m'ont vite informé qu'en tant que nouvel arrivant dans le service, il était bien vu et même indispensable d'organiser un pot. Le seul truc que j'ignorais, c'est que le pot en question allait servir de bizutage. Résultat, j'ai bien été obligé d'enquiller les verres les uns derrière les autres avec toute la brigade qui chantait en chœur : « *Et glou, et glou, et glou!* » Ce fut ma première « musette » et ce n'était pas terminé. On a tous fini au bout du département, à Montfermeil, dans une sorte de boîte, bar, restaurant, hôtel qui hébergeait parfois des prostituées.

Pour moi, Montfermeil, c'était *Les Misérables* et Victor Hugo et non « Madame Yvette », la patronne du rade, une sexagénaire dont le physique reflétait une vie bien remplie. Elle nous a accueillis à bras ouverts avant de nous installer dans l'arrière-salle. On était une bonne quarantaine et, à la fin du repas, j'ai vu tous mes collègues sortir leurs calibres et se mettre à tirer dans le mur en lambris au fond de la salle. J'avais effectivement remarqué en arrivant que cette cloison était particulièrement abîmée... Chacun y a vidé son chargeur ou son barillet en rigolant. Personnellement, je n'ai pas osé. D'autant moins qu'à ce moment-là, je ne savais toujours pas me servir de mon arme, n'ayant fait encore aucun stage de tir. Une autre époque...

Le lendemain matin, le commissaire divisionnaire Harrault était au perchoir et comptabilisait les arrivées de ses effectifs. Après être passé sous son œil sévère, je rejoins mon bureau. Mais à peine cinq minutes plus tard, le patron me fait venir dans son bureau. Je ne comprends pas bien pourquoi, il m'a pourtant vu grimper l'escalier, il sait que

je ne fais pas partie des retardataires – j'étais même plutôt en avance.

Je n'en mène pas large quand je rentre dans sa tanière qui sent le cigare mais visiblement, il est préoccupé. Aussitôt, il me demande :

– *Vous avez vu Jacky? Quand vous êtes rentrés cette nuit, il était là?*

C'est là que je réalise : à mon retour de chez Madame Yvette, je n'ai même pas pris la peine de vérifier si Jacky avait suivi le mouvement. Ingrate erreur de ma part. Jacky est précisément ce collègue qui m'héberge dans son appartement de la cité des 3 000 depuis mon affectation dans la brigade. Je lui dois beaucoup mais, quand je suis rentré chez lui cette nuit, je me suis effondré sur mon matelas sans même me soucier de lui. Et ce matin, ne le voyant pas au réveil, j'ai pensé qu'il dormait encore ou qu'il était parti, je ne me suis pas inquiété. Après une douche et un café, j'ai filé prendre mon service et maintenant, me voici face au patron en train de hausser les épaules d'un air embarrassé :

– *Ben, non. Je ne l'ai pas vu.*

Harrault l'a vraiment mauvaise. Mais, je me rends aussi compte qu'il est inquiet.

C'est un collègue qui finit par localiser Jacky. La dernière fois qu'il l'avait aperçu, c'était la veille au soir, pendant l'apéro dans la salle commune de la brigade. Le garçon avait déjà pas mal forcé la dose et commençait à tanguer dangereusement. Du coup, pour le retrouver, il n'avait pas eu à aller bien loin : au fond de la grande salle où nous avions festoyé, il y avait un lit de camp. C'est là que Jacky s'était effondré. Et lorsque nous étions partis dîner chez madame Yvette, emportés par l'euphorie générale, nous l'avions littéralement oublié derrière nous. Maintenant, ce jeune inspecteur, au demeurant fort respectable, ronflait vautre de tout son long sur un lit de camp normalement destiné aux policiers d'astreinte et, pour couronner le tout, il dormait dans son vomi...

En découvrant le tableau, Harrault me lance alors :

– Ramenez-le chez lui, douchez-le, filez-lui un café salé et ramenez-le moi. Débrouillez-vous, faites-vous aider, mais dans une demi-heure, je le veux dans mon bureau!

Il y a des ordres qu'on ne se risquerait jamais à discuter, même s'ils paraissent totalement disproportionnés. Et puis de toute façon, ce matin-là, je n'avais pas de quoi être fier. Jacky m'avait aimablement proposé de partager son logement, ça faisait déjà quelques semaines qu'il m'hébergeait et en guise de récompense, à la première occasion, moi qui étais pourtant si sensible à l'esprit de corps de cette brigade, je l'avais laissé derrière moi. Sans compter qu'un collègue ivre laissé sans surveillance et qui se vomit dessus risque de s'étouffer. Bref, j'avais mauvais sur toute la ligne.

Je demande à un collègue de m'aider à transporter mon colocataire jusque chez lui. On le descend jusqu'au parking, on le charge dans une Simca 1300 et on file aux « 3 000 ». Inutile de préciser que le pauvre Jacky n'est pas très vaillant et qu'il dégage des relents difficilement supportables. Une fois dans l'appartement, on le déshabille et on l'aide à se laver et remettre des fringues propres. Puis on l'oblige à avaler un demi-litre de café malgré ses protestations (le garçon peut avoir très mauvais caractère) et on le redescend pour le charger, tout propre, dans la Simca. De retour à la brigade, il semble aller un peu mieux et je conduis Jacky jusqu'au bureau du divisionnaire. Je sais qu'il va méchamment déguster et je suis content de ne pas être à sa place. D'autant que ça fait maintenant une bonne heure que le chef attend sa proie. Je m'annonce, j'ouvre la porte quand on m'en donne l'autorisation et je pousse le jeune inspecteur dans la tanière du fauve avant de me sauver comme un voleur.

L'engueulade qu'essuie Jacky ce matin-là, nous en entendons tous l'écho et chacun a pitié de lui, même si on rigole sous cape. Avec la gueule de bois qu'il se traîne, ça a dû vite devenir invivable. Et puis, à un moment donné,

la voix du commissaire cesse de tonner à travers la porte de son bureau et on sait que ça y est, l'orage est passé, que Jacky va pouvoir ressortir de là pour se précipiter aux toilettes et vomir tout le café qu'on l'avait obligé à boire. Mais c'était sans compter sur la malice du divisionnaire Harrault.

Lorsqu'il est finalement ressorti libre, Jacky est effectivement passé par les toilettes. Sauf qu'en plus du café, il a aussi vomi un tout autre breuvage. Et plus tard, il m'a raconté ce qui s'était passé une fois que le chef a eu fini de gueuler. Il y a eu une pause pendant laquelle le commissaire a considéré Jacky sous toutes les coutures. Et puis, d'un calme, il lui a sorti sa fameuse réplique :

– *Quand on ne sait pas boire, on ne boit pas.*

À cet instant, Jacky a cru lui aussi que le supplice était terminé. Or, non. Harrault a souri et puis il a dit :

– *Bon, Jacky, j'espère que vous avez compris. Je vous pardonne cet écart et pour vous prouver que je ne vous en veux pas, on va partager maintenant le verre de l'amitié.*

Sur ces mots, Harrault a ouvert un tiroir et en a tiré un gobelet et une bouteille de crème de cacao « Marie Brizard ». Il a rempli le récipient en plastique et l'a tendu à Jacky. Il était à peine dix heures du matin. L'inspecteur n'avait pas complètement cuvé l'alcool avalé la veille, mais il n'a pas pu se défilier. C'était sa punition et il devait s'y plier. Il a bu la coupe jusqu'à la lie avant que le patron ne lui accorde une libération qui n'avait rien d'anticipée. Une leçon qui porte nécessairement...

Comment peut-on résister à un patron comme ça ? Même dans les brimades, Harrault était bon avec ses hommes. Quand il a quitté la 11^e BT pour prendre les rênes de la 3^e puis de la mythique 2^e BT, j'ai sérieusement réfléchi à le suivre tant cet homme était convivial, courageux et juste. Le pénal dans la joie, disaient certains anciens...

Et puis très rapidement, j'ai eu à faire face à d'autres réalités...

C'est à Paris que j'ai été confronté pour la première fois à la corruption à cette époque, ou alors c'est peut-être parce que j'étais nouveau dans le métier et que ça m'a plus marqué. Mon « baptême », c'était lors d'une affaire d'homicide : deux voyous s'étaient fait « fumer » dans un bar. De permanence, je m'y rends avec un vieil inspecteur divisionnaire d'une autre brigade que je connaissais à peine et en arrivant on découvre la scène de crime et les deux cadavres. C'était dans une zone pavillonnaire de la région parisienne et l'un des morts était allongé à l'extérieur dans un petit jardin derrière le rade. On commence les constatations, chose que je n'avais encore jamais faite. Aujourd'hui, c'est le rôle premier des médecins légistes, mais à l'époque ils ne se déplaçaient pas et ne procédaient qu'à l'autopsie le lendemain à l'institut médico-légal. C'étaient donc les flics qui, en attendant, manipulaient les corps.

Mon collègue s'y colle et moi je notais ce qu'il me disait : « *tel orifice d'entrée là* », etc. Et je lui donnais les enveloppes à scellés pour y placer une douille, une ogive...

On passe ensuite au deuxième cadavre, à l'intérieur du bar. Nous étions seuls, les collègues du commissariat avaient établi un périmètre de sécurité. De toute façon, c'était en pleine nuit et il y avait peu de monde à l'extérieur. Celui-là avait été foudroyé sur sa chaise à la table. C'était un voyou très connu des services de police. L'identification judiciaire était déjà passée, avait fait les photos avant de s'en aller et de nous laisser faire les constatations sur les lieux et les corps. Le collègue commence à le fouiller et le déshabiller, il le retourne, lui baisse son pantalon et ne trouve pas moins de soixante mille francs sur lui... Le mec avait glissé des billets partout, jusque dans son caleçon. De l'argent déjà sale, en quelque sorte... Pendant ce temps-là, j'étais debout devant le corps et je notais l'identité figurant sur ses papiers et je passais à mon collègue les enveloppes à scellés ; saisie de la montre cassée qui nous donnait l'heure présumée de la mort, etc. Une fois terminé, le collègue fait deux tas de billets par terre, d'un côté ceux tachés de merde – le type

s'était fait dessus lorsqu'il a été tué – et de sang, et de l'autre ceux qui sont nickel. Moi, jeune flic qui ne connaissait rien, je me dis :

– *Tiens, ça doit être important pour l'enquête.*

Il me demande ensuite une enveloppe à scellés dans laquelle il glisse les billets tachés et s'adressant à moi : « *il y a tant, constitué de tant de billets, scellé numéro tant.* »

Je note, je récupère l'enveloppe, et la mets dans mon sac. Et puis je lui tends une deuxième pour l'autre pile... qu'il ne prend pas. Toujours à genoux, il me regarde avec un air malin, me fait un gros clin d'œil complice et ramasse le tas de billets propres et l'enfourne dans sa poche.

Je suis resté scotché. J'étais encore naïf mais j'ai quand même compris ce que ça voulait dire. Et j'ai été très embêté. Parce que j'avais déjà pris la mesure de l'esprit de corps qui régnait dans cette institution et de la solidarité entre flics. Et je me suis dit qu'il allait m'en proposer. Si je les prenais, j'étais un voleur et il n'en était pas question, mais si je refusais, j'allais être mis au ban de la brigade au nom de cet esprit de solidarité. Non pas qu'ils soient tous voleurs, loin de là, mais l'autre allait se répandre en disant qu'il fallait se méfier de moi. C'est déjà tellement compliqué de se faire accepter.

De plus quand j'étais arrivé dans ce service, j'avais d'abord ressenti de la défiance à mon égard. J'étais jeune, j'avais les cheveux longs, j'étais en jeans, avec ce look, je passais pour un gauchiste, et ça ne plaisait pas manifestement à certains qui avaient connu mai 68. Puis, finalement, ils ont vu que je n'étais pas celui qu'ils croyaient que j'étais.

Quand il a pris l'argent, il y a eu tempête sous mon crâne. J'ai eu petite une angoisse : « *Qu'est-ce que je vais faire, qu'est-ce que je vais faire ?* »

J'avais comme valeurs l'honnêteté, la dignité, bref je n'étais pas devenu policier pour faire des trucs pareils. Finalement, il m'a mis à l'aise et m'a enlevé cette épine du pied : il ne m'a jamais rien proposé et a tout gardé pour lui... Ouf ! Pour être totalement honnête, peut-être me serai-je laissé

corrompre pour être « accepté », car dans l'instant, avec le stress de la situation et mon inexpérience totale, j'aurais possiblement commis cette erreur qui aurait longtemps pesé sur ma conscience.

Ensuite j'ai découvert les « prises de guerre ».

Par exemple sur des affaires de vol de fret ou quand on faisait un fourgue, un receleur et que l'on tombait sur son dépôt, plein de marchandises.

Parfois c'était incroyable, il y avait de tout : électroménager, vêtements, chaussures, bouffe, des jambons entiers, des bouteilles d'alcool, c'étaient des hangars pleins.

Quelques-uns se servaient. C'était dans les mœurs, un deal toléré. Les flics estimaient que c'était un juste complément à leur maigre salaire.

À ce propos et même si ça peut paraître peu justifiable, lorsqu'on demandait à François Mitterrand, alors président de la République, si ça ne le gênait pas que certains de ses amis aient fait beaucoup d'argent en profitant de leur proximité avec lui une fois arrivé au pouvoir, Mitterrand répondait que non, expliquant que, tenus vingt-trois ans loin du pouvoir, ses amis estimaient que c'était du « rattrapage »¹.

On peut dire alors que ces flics n'étaient pas des voleurs, ils se « rattrapaient »... sur un salaire bien maigre au regard des risques encourus et de la charge de travail déjà très importante.

Une autre fois, on avait interpellé de très gros fourgues² dans le 93. Les mecs avaient un hangar rempli de marchandises diverses et variées, dont deux grands rouleaux de tissus. L'un de Prince de Galles, et l'autre de cuir bleu marine, façon faux croco.

Et quelques jours après, plusieurs collègues sont arrivés au service, sapés avec des costumes Prince de Galles : qui avait un deux-pièces, qui un trois-pièces. Ils s'étaient pointés

1. In *Les Présidents et l'argent* un documentaire de Lucie Caries.

2. Des receleurs.

avec le rouleau de tissu chez un tailleur de leur connaissance et s'étaient fait faire des costards, des petits gilets, des pantalons, etc.

Avec le rouleau de tissu en cuir, ils s'étaient fait tailler des holsters, des étuis à sortie rapide, le petit truc pour les cartouches... C'était dingue et ça m'a beaucoup fait rigoler. Ils avaient même des porte-cartes de police en faux croco bleu marine, la totale !

Une autre fois, c'était un lot de chaussures, volées par deux individus dans un wagon plombé de la SNCF et que l'on avait finalement retrouvé.

Elles étaient toutes de même style et dans toutes les pointures, en cuir à lacets, des « trucs de vieux » pour moi qui étais en baskets. Il devait y en avoir 600 ou 800 paires et les boîtes s'amoncelaient dans les bureaux de la brigade. Certains se sont servis. Ils essayaient les chaussures, ça sentait les pieds dans les bureaux... Quand ils ont fini, le procédurier a tapé le procès-verbal d'inventaire des centaines de paires qu'il restait et les scellés ont été apposés. Quelques jours plus tard, en procédant à la restitution au propriétaire, deux manutentionnaires empilaient les boîtes sur leurs diables pour les descendre du premier étage jusqu'au camion en stationnement dans la rue. À un moment, l'un d'eux glissa dans l'escalier avec son chargement, à grand bruit, ce qui rameuta tout le monde. Et du haut de l'escalier, on découvrit avec horreur que des collègues avaient continué à se servir... et qu'ils avaient laissé leurs pompes trouées dans certaines boîtes. Le propriétaire a regardé interloqué mon collègue procédurier qui lui a fait un geste d'impuissance, manifestement navré.

Un ancien m'a raconté qu'il y avait eu un chef de groupe vraiment borderline dans une autre BT. Il faisait planquer ses hommes sur des équipes, et une fois qu'ils avaient les PV de surveillance, les photos, ce type allait voir les voyous et il leur disait :

– *Bon, j'ai des biscuits sur vous et c'est du solide. Alors, vous voulez aller en prison ou pas ?*

Sciés, les types répondaient évidemment non. Et c'était là que le chef de groupe annonçait son tarif. Une fois que les mecs avaient payé leur rançon, lui, il détruisait les preuves et disait à ses hommes :

– *C'est bon, on oublie cette affaire.*

Là, les équipiers ne comprenaient pas. Ça râlait :

– *Enfin, mais pourquoi ?*

– *C'est fini, je vous dis. On passe à autre chose.*

Résultat, ils n'arrêtaient jamais personne et leur chef lui se gavait. Et ça a duré comme ça pendant des années jusqu'à ce qu'il parte tranquillement à la retraite sans jamais avoir été inquiété. Dommage !

D'autres en revanche ne sont pas passés à travers les mailles du filet. Il y avait notamment ce collègue à Paris avec qui je bossais parfois. On l'appelait Loulou. C'était un Juif du Sentier, vraiment très sympathique. Physiquement, il ressemblait à l'acteur Jean Benguigui : petit, rond, brun, des moustaches. Un gars vraiment gentil avec une vraie faconde et très généreux avec ses amis. Or, Loulou connaissait bien les frères Zemour, des juifs pieds-noirs, à la tête du milieu parisien de l'époque. Ces derniers lui expliquent un jour qu'ils sont dans le collimateur de la Brigade Financière de la PP pour une histoire de trafic de viande. Alors, ils demandent à Loulou de leur arranger le coup, d'aller voir le collègue chargé de leur dossier et de lui proposer de monnayer l'effacement de celui-ci. Loulou se déplace donc à la Brigade Financière de Paris et rencontre l'enquêteur en question. Il lui explique la proposition de ses commanditaires et le flic financier finit par répondre :

– *OK, je peux t'arranger ça, mais dis à tes copains que je veux deux briques ! Sans ça, ils peuvent oublier.*

Loulou annonce le tarif aux Zemour et les frangins acceptent le deal. Un rendez-vous est fixé avec le collègue de la Financière quelques jours plus tard pour lui remettre

l'argent à la sortie de la station Porte de Pantin. Le jour dit, Loulou demande à Guy, son chef d'équipe, de le conduire au prétexte qu'il doit voir quelqu'un pour une affaire sensible. Le collègue, qui n'est au courant de rien, accepte et ils partent ensemble de la brigade, en voiture de service. En cours de route, Loulou demande à son chauffeur :

– *Tiens, dépose-moi là.*

L'inspecteur se gare alors en face de la station de métro Porte de Pantin et Loulou descend. Machinalement, le collègue l'observe en train de s'éloigner et le voit s'approcher de l'entrée du métro. Là, Loulou rencontre un type avec qui il se met à discuter, et il lui remet un paquet. Soudain, des mecs surgissent de partout et sautent sur Loulou. Aussitôt, l'inspecteur pense que son collègue est en train de se faire agresser, il bondit de la voiture pour venir à la rescousse. Mais avant qu'il puisse faire quoi que ce soit, un homme l'arrête et brandit sous son nez une carte en disant :

– *Laisse tomber, on est de l'IGS.*

Ce qui s'est passé en réalité, c'est qu'après la première rencontre avec l'enquêteur de la Financière, ce dernier a immédiatement contacté l'Inspection Générale des Services pour dénoncer une tentative de corruption. Et une souricière s'est mise en place pour serrer Loulou en flag.

Le cas était d'autant plus grave que celui-ci ne l'avait vraiment pas joué fine. Lorsque les Zemour lui ont confié les deux briques à remettre au moment du deal, Loulou n'avait pas pu s'empêcher de s'en embourber la moitié. Et au moment de l'échange devant la station de métro, il avait expliqué au type de la Financière que la seconde partie lui serait remise une fois le dossier détruit. Loulou est donc parti en prison et il a été bien entendu révoqué de la police par la suite.

Vu la sympathie qu'on avait pour lui, quand il a été libéré deux ans plus tard, on lui a trouvé un travail chez Conforama. En effet nous connaissions bien la directrice de ce magasin de la Nationale 3, car nous lui avions dégrossi

quelques dossiers de chèques volés, d'escroqueries et de vols dans ses entrepôts. De ce fait, elle était devenue en quelque sorte une apporteuse d'affaires pour nous ce qui nous avait permis d'arrêter quelques voyous. L'embauche de Loulou s'en est donc trouvée facilitée, même si la directrice du magasin avait été informée du passé peu glorieux de notre ex-collègue. Il s'est bientôt retrouvé magasinier, vêtu de la blouse bleue avec le logo de Conforama cousu sur la pochette. Mais quelques mois plus tard, la directrice nous a appelés :

– *Je suis désolée mais je ne peux pas garder votre ami.*

– *Qu'est-ce qui se passe ?*

– *Il se passe qu'il sort des marchandises de la réserve et que ça apparaît dans mes inventaires. Donc, il me vole.*

Loulou s'était effectivement mis en mèche avec des types à qui il refourguait des magnétoscopes, des télévisions, du matériel hi-fi. On a dû aller s'expliquer avec lui. Il a commencé par nier puis a reconnu. Il a dû quitter son poste bien évidemment et bienheureux de ne pas repasser par la case prison.

Triste et misérable épisode.

Puisque j'évoque Conforama, quelques mois avant, la directrice du magasin nous avait appelés pour deux individus qui venaient d'émettre un gros chèque pour des achats importants d'électroménager et dont elle soupçonnait que la pièce d'identité était falsifiée.

Arrivés au magasin, nous avons effectivement interpellé les deux individus dont l'émetteur du chèque qui s'est avéré volé. Notre surprise a été grande de constater que l'un des deux hommes était un inspecteur divisionnaire de la Brigade de Voie Publique du 36 quai des Orfèvres¹ qui faisait des achats frauduleux en compagnie de son informateur, un malfaiteur yougoslave ! J'étais sidéré une fois de plus.

1. La Brigade VP était l'ancêtre de la Brigade de Répression du Banditisme, la BRB.

La Justice a été impitoyable pour eux, surtout pour le flic malgré ses états de service très élogieux.

Il va sans dire que ces affaires dont je viens de parler sont, heureusement, très marginales. La très grande majorité des fonctionnaires de police que j'ai connus dans ma carrière sont des gens irréprochables, mais je tenais à raconter ces quelques anecdotes qui, pour certaines peuvent faire sourire. Le mythique film *Les Ripoux* de Claude Zidi avec Philippe Noiret et Thierry Lhermitte raconte avec talent et humour certaines pratiques véridiques de cette époque.